

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 53

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RF.

zonal ref. n. D.

qcl

L.

Dimanche, 6 janvier 1907

N° 53

Deuxième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

DU DIMANCHE

5589.

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Fenêtres chez nos Ancêtres

De nos jours toutes les maisons sont percées de belles et grandes fenêtres fermées par du verre, par lesquelles le jour et la lumière pénètrent abondamment. Ces simples vitres sont une merveille devant laquelle devrait s'agenouiller notre reconnaissance.

Souvenons-nous que c'est là du sable fondu devenu transparent. Il a fallu créer cette admirable substance, grâce à laquelle nous pouvons habiter l'hiver comme l'été, des demeures à l'abri des intempéries du vent, de la pluie, de la neige, du brouillard, du froid, bien fermées, tout en nous conservant la lumière du jour et la vue des choses extérieures.

Ainsi abrités nous pouvons vivre tranquillement, travailler, manger et dormir. L'horloger peut confectionner ses pièces à l'établi bien éclairé, l'ingénieur peut tracer ses plans, l'industriel préparer ses combinaisons, le musicien peut écrire ses partitions, le poète, l'écrivain, l'historien peuvent mettre sous nos yeux de nobles exemples, de belles pensées, ou s'envoyer en des descriptions qu'enchanteront, charmeront, intéresseront des milliers de lecteurs. Ce verre, aussi, c'est le microscope qui nous a fait pénétrer au sein des arcanes de l'infiniment petit, et c'est le télescope qui nous transporte dans les immensités et nous met en face de la splendeur du Ciel.

On ne saurait voir un morceau de verre sans en être ému, le considérant comme supérieur, de toute la hauteur du Ciel, à tous

les canons et à toutes les bombes, opprobre et honte de l'humanité.

Tous ces avantages que nous retirons du verre, nos ancêtres ne les connaissaient pas.

Au moyen âge les châteaux, les monastères et les églises offraient seuls des édifices en pierre. Aux alentours se groupaient les demeures des paysans, vassaux ou colons. Toutes ces maisons étaient alors en bois et même dans nos villes de Porrentruy et de Delémont. On en a encore quelques restes dans cette dernière. On y voyait des toitures plates, couvertes de bardeaux retenus par de grandes pierres. Il n'y avait guère de murs que pour la façade regardant la rue. Les murs des maisons, soit en pierres, soit en bois, n'avaient que d'étroites fenêtres à deux meneaux. On voit encore beaucoup de ces fenêtres à Delémont et à St Ursanne.

A la campagne les fenêtres étaient rares et très petites, plus propres à donner de l'air que du jour. Le verre était, en ces temps reculés, si rare et si cher, qu'on n'en voyait guère que dans les églises et dans les châteaux. Tout d'abord les fenêtres des vassaux ou des colons, des paysans, ne se fermaient en hiver qu'avec des lades, des planches ou même simplement avec de la paille ou de la mousseline. Dans les bonnes maisons on se servait de parchemin et plus tard de papier huilé. Les lanternes étaient garnies de lames de corne dont on voit des spécimens dans notre Musée de Berne.

Le verre étant devenu moins cher, on commença à se servir des rondelles en verre enchaussées dans le plomb. Ce genre de fenêtre a persisté jusque dans ces der-

nières années dans les églises et chez les particuliers.

Plus tard on fit des fenêtres à petits carreaux, comme on en voit encore dans toutes nos vieilles maisons. On leur substitue de nos jours de grands et beaux carreaux par où le jour et la lumière pénètrent abondamment. Ainsi le veulent le progrès et la civilisation.

A. D.

Violon Brisé

I

Par une charitable habitude, prise de longue date, les dames de Port-sur-Marne organisaient tous les ans, au mois de janvier, une fête de bienfaisance au profit des indigents du pays.

Mais, cette année-là, — en 189..., — le Comité se trouva fort embarrassé !

Comme de coutume, la réunion avait lieu chez Mme Bréault, la femme du maire, et dès le début les esprits sages purent prévoir que « cela n'irait pas tout seul ». C'est que, vraiment, on ne savait plus que faire ! Depuis si longtemps que la charitable institution fonctionnait pour l'édition des riches et le bien des pauvres, elle avait usé et abusé de tous les prétextes sous lesquels on peut raisonnablement adresser un appel à la bourse — souvent réfractaire — du prochain. Et puis, il ne s'agit pas seulement de porter secours à autrui : il faut avant tout que l'intention s'en manifeste sous une

— Je l'avone !... répliqua-t-il franchement. Luc continue d'aller mieux, sans doute ?

M. de Verneuil s'inclina.

— Je me disposais à venir chez vous, Madame, lorsqu'on m'a remis de votre part le mot que m'écrivit Gauthier. Je pensais bien combien vous aviez hâte d'avoir de ses nouvelles.

— Et c'est probablement ce qu'il dit le moins ! murmura Chantal.

— Adieu, madame. J'ose espérer que vous plaiderez ma cause auprès de votre fils, dit à mi-voix le banquier en s'inclinant respectueusement sur la main de l'humble femme.

— Voulez-vous me permettre de revenir cet après-midi, chère madame ?... Je vais être si heureuse d'entendre parler de lui... implora la jeune fille.

— Si je le veux ! Mais vous savez bien

Feuilleton du Pays du dimanche 51

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

— Enfant ! ne désirez pas cela !... fit Mme Lenorey, dont un sourire affectueux à l'adresse de Chantal éclaira le visage. J'ai reçu une lettre ce matin même, mais je n'en suis pas beaucoup plus avancée pour cela, continua-t-elle. Gauthier a eu une regrettable distraction en faisant ses adresses : au lieu de la longue épître que je me réjouissais de lire, je n'ai trouvé dans mon enveloppe qu'un mot destiné à M. de Montbrun. J'espére un peu qu'il a reçu la mienne en échange ; je viens d'envoyer savoir si le baron est chez lui et à quelle heure je pourrai le trouver.

Une lueur rose passa sur le visage de Chantal.

— Oncle Georges est à Paris, il nous a quitté fort tard hier au soir, dit-elle vivement. Peut-être allons-nous le voir après son déjeuner, n'est-ce pas, père ?

— Certainement, je vais faire l'impossible pour le trouver et vous l'envoyer, fit le banquier en se levant pour prendre congé.

La porte du vestibule s'ouvrit et se referma, un pas ferme résonna dans l'antichambre, et presque aussitôt, la bonne introduisit dans le salon celui dont le nom venait d'être prononcé.

Le baron eut un étonnement joyeux en se trouvant en face du banquier et de sa fille.

— Vous ne vous attendiez pas à nous rencontrer ici, oncle Georges ?... lança joyeusement Chantal, lorsque, après avoir salué Mme Lenorey, le nouveau venu se tourna vers elle.

forme élégante, propre à faire valoir nos petits mérites personnels !

La discussion se poursuivait, non sans arêté. Tous les mécontentements des années précédentes remontaient aux lèvres. Aussi Mlle Cousiné, qui, en dépit de ses quarante cinq ans, se plaisait à jouer les ingénues, ayant proposé « une saynète ravissante », on lui rappela avec aigreur que la comédie organisée trois ans auparavant à son instigation avait fait un « four » complet.

Il ne fallait pas penser davantage à la vente de charité : — la dernière, installée dans la salle de la mairie, avait rapporté dix-sept francs cinquante !

Quant aux loteries, tant qu'il ne s'agissait que de fournir les lots, c'est la allait encore, ces dames offrant volontiers de menus ouvrages destinés à prouver le talent de leurs « doigts de fées » et les habitants de Port-sur-Marne ayant tous dans les greniers de ces objets plutôt défraîchis qui font merveille dans ces occasions-là. Mais pour prendre des billets, plus personne ! Tout le monde voulait gagner sans bourse délier.

C'était désespérant, et le Comité ne savait plus à quel saint se vouer. Commencé à deux heures de l'après-midi, le débat n'avait pas fait un pas à cinq. On ne pouvait pourtant pas lever la séance sans prendre une résolution ! C'eût été la faillite d'une institution bienfaisante, honneur de Port-sur-Marne depuis le longues années.

— Si on donnait tout simplement un concert... en adressant un appel au bon vouloir des amateurs de la ville ? proposa Mlle Caroline Monthenoit, qui « disait » des monologues.

Ces dames se regardèrent.

— Ça va lui permettre de se mettre en évidence ! chuchota Mlle Cousiné à l'oreille de sa voisine, et elle espère découvrir un mari en débitant des fadaises en public !

— Oh ! elle n'a que vingt cinq ans : il n'y a pas trop de temps perdu ! répliqua la bonne âme avec un sourire candide.

La vieille fille se mordit les lèvres et se renfonça dans un angle, pour bien marquer sa volonté de ne plus se mêler à la délibération.

Cependant, la motion de Mlle Monthenoit ralliait des suffrages.

Presque toutes ces dames étaient musiciennes, et quand on a une valeur artistique, quoi de plus naturel que de sourire à l'idée qui peut la faire valoir ?

L'une songeait qu'elle pourrait jouer « son grand morceau » ; une autre se remémorait déjà les plus sentimentales des vieilles

que vous voir est un bonheur pour moi, ma chérie.

— A bientôt, alors ! fit joyeusement Chantal en descendant à la suite de son père et du barou.

— Si vous laissiez la voiture à votre fille, vous m'accompagnerez au cercle, nous pourrions causer un peu, insinua celui-ci.

— Je le veux bien, mon cher Georges, j'ai aussi à vous parler... Chantal, tu vas rentrer seule, mon enfant, j'ai une course à faire avant le déjeuner.

— Oh !... répliqua la jeune fille déçue. Voilà ce que c'est que de se réjouir trop tôt, j'espérais que vous me parleriez de Gauthier, cher oncle Georges, et vous ne voulez pas même de ma compagnie, c'est très mal, monsieur le baron ! Si votre ami vous dit quelque chose pour moi, je ne vais pas même le savoir.

-- Vous ne perdrez rien pour attendre, petite Chantal ; prenez patience, M^{me} Lenorey

les chansons dont elle s'était créée la spécialité et qu'elle roucoulait avec une langueur romantique fort distinguée ; une troisième, châtelaine des environs, promenait sur une délicieuse harpe d'aïeule de belles mains chargées de bagues dont la vue séduisante empêchait, heureusement, d'entendre les sons qu'elles tiraient de l'instrument, et elles étaient trop charitables, ces belles mains, pour songer un seul instant à refuser de s'exhibiter au premier plan sur une estrade !

Mlle Coroline eut donc là trois voix autorisées, qui entraînèrent les autres, — les voix grognantes qui ne chantaient pas — les voix hésitantes ou modestes qui doutaient de leur talent.

Mais une autre qu'on ne consultait pas s'éleva : celle de M. Penautier, un vieux conseiller municipal, admis aux délibérations du Comité à cause de son inépuisable générosité :

— Il ne peut pas y avoir ce concert à Port-sur-Marne sans le concours de Mlle Cécile Fayel, dit M. Penautier ; ah ! si elle consent à venir nous chanter Ascanio, nous ferons salle comble !

Ces dames s'entreregardèrent avec une incertitude marquée. Chacun sait, en effet, que rien n'est ennuyeux comme une « étoile » dans une troupe d'artistes, fût-elle d'artistes amateurs. Le public ne respire que pour elle ; il l'attend avant qu'elle n'ait paru et reste absorbé dans son souvenir quand elle n'est plus là. Mais faute de pouvoir librement exprimer cette opinion si naturelle, tout le monde se tut, sauf Mlle Cousiné, qui, du coup, recouvra la parole :

— Mlle Cécile ?... Mais elle ne voudra jamais !... Elle ne chante que dans l'intimité !

— Je ne l'ignore pas, répliqua le vieux conseiller. Néanmoins, on peut essayer ! D'ailleurs, il est plus que difficile d'exclure les dames Fayel du concert, justement parce que cette charmante Cécile a une belle voix. Ne pas demander leur concours serait une grossièreté. Libre à elles de refuser ensuite !

— A-t-elle une si belle voix que ça ? demanda négligemment la femme du notaire.

M. Penautier leva au plafond des yeux ravis :

— Ah ! madame, un délice !... Si vous l'entendez chanter la ballade de Colombe, dans l'Ascanio !...

La femme du maire sourit :

— É-pérons pour nos pauvres que nous l'entendrons !

Et, séance tenante, pour dédommager

vous parlera de son fils bien plus longuement que je ne pourrais le faire moi-même. Fiez-vous à moi, je vais travailler à assurer votre bonheur, ajouta-t-il très bas.

Un sourire passa sur les lèvres de la jeune fille :

— Merci !... dit-elle reconnaissante.

Le banquier suivit du regard la voiture qui emmenait Chantal.

— A quel point elle l'aime ! murmura-t-il.

— De toute son âme !... répliqua le baron.

Et saisissant cette occasion de plaider la cause des jeunes gens :

— C'est précisément pour vous parler d'elle et de lui, que j'ai désiré être seul avec vous, ajouta-t-il. L'épreuve de ces enfants n'a que trop duré, il faut y mettre un terme, mon cher Jacques. Chantal s'étoile, et Gauthier meurt...

(A suivre).

Mlle Cousiné qui ne chantait pas, ne jouait ni du piano ni de la harpe, on décida qu'elle irait officiellement, au nom du Comité, solliciter de la toute gracieuse Mlle Cécile Fayel que celle-ci voulût bien prendre part au concert de charité en y chantant la « ballade de Colombe ».

(A suivre.)

Petite chronique domestique

La volaille. — Froid aux pieds. — Comment utiliser les blancs d'œufs.

C'est à partir de septembre — pendant la saison de la chasse — que la volaille est la meilleure.

Un bon poulet a la chair fine et blanche. S'il a été nourri au grain, il est plus tendre, plus charnu, et fait un excellent rôti.

La pouarde et le chapon sont plus fins encore. Ceux-ci sont bons à manger vers l'âge de sept à huit mois, mais c'est principalement dans les mois de septembre à février que leur chair a acquis toute sa finesse.

La chair du chapon est supérieure à celle de la pouarde, qui est trop grasse et moins digeste.

Lorsque la poule est associée au bœuf, elle donne un excellent bouillon.

Qualité de la volaille. — La volaille — pour qu'elle soit bonne — doit être tendre, grasse, fraîche, jeune et d'une très grande finesse.

On reconnaît qu'une volaille est tendre, lorsque les pattes et les genoux sont gros ; qu'elle est grasse, lorsque sur la poitrine, au-dessous des ailes, on y trouve une bonne couche de graisse qui s'étend à droite et à gauche de l'os du milieu ; de plus, quand le croupion est arrondi et garni de graisse.

On reconnaît qu'elle est fraîche si les yeux sont vifs et si — après avoir entrouvert le bec — l'endroit de la saignée est de couleur claire.

La jeunesse se voit aux pattes, si elles sont brillantes, avec la peau fine et les pointes des genoux un peu fortes.

Pour ce qui est de la finesse, la peau doit être lisse et blanche, le croupion, dit « bonnet d'évêque », blanc et rose avec une légère couche de graisse remontant vers le dos.

Manière de tuer et de vider la volaille — Il est d'usage — avant de tuer une volaille — de la laisser de douze à quinze heures sans manger, pour que les intestins aient le temps de se vider. La manière la plus usuelle de tuer une volaille consiste à la tenir avec beaucoup de soin sur soi, puis on lui ouvre le bec et, avec les ciseaux bien aiguisés, on coupe le dessous de la langue. Aussitôt que l'opération est faite, il faut suspendre la bête par les pattes, la tête en bas, pour qu'elle saigne bien, car de la perfection de cette saignée, dépend en partie la blancheur de la chair. Quand la bête se débat, la retenir par la tête avec précaution, pour ne pas lui abîmer les membres.

Dès que la volaille est morte, on doit extraire les intestins de son corps et, pour cela, on introduit le doigt, par l'anus, dans le gros intestin ; on le perce de côté, on pénètre dans l'abdomen, puis on retourne le doigt et on saisit avec précaution le boyau que l'on retire au dehors, en faisant suivre tous les autres doucement. On enlève l'amer en faisant une entaille près du cou. Il ne reste plus alors dans le corps que le foie, le